

René Philombe. *Bedi-Ngula, l'ancien maquisard*. Préface de Joseph Désiré Zingui, APEC Bayreuth : Bayreuth African Studies 65, 22 euros, 310 pages.

**R**eprenant les mots d'un personnage d'Edgar Poe, Mongo Beti aime à dire que les écrivains africains vivent une époque formidable. Voici enfin *Bedi-Ngula, l'ancien maquisard* publié grâce à la complicité de deux amis de René Philombe, Ambroise Kom, universitaire camerounais vivant aux Etats-unis d'Amérique et Eckard Breitingger, éditeur allemand. Cet *heureux événement* intervient plus d'un an après le décès de l'auteur et surtout près de 30 ans après que le manuscrit composé et mis en page jaunissait irrémédiablement dans les tiroirs du seul écrivain camerounais réellement célèbre en raison de son seul talent qui n'a jamais vécu à l'étranger!

L'histoire de ce manuscrit à elle toute seule symbolise assez fidèlement le destin de la pensée indépendante en post-colonie africaine, tout comme celui du héros du dernier roman de René Philombe. En effet, *Bedi-Ngula, l'ancien maquisard* retrace l'itinéraire d'un militant de l'Union des Populations du Cameroun, parti politique interdit. Acquis très tôt aux idées de Ruben Um Nyobé, Bedi-Ngula devient un des cadres les plus écoutés du plus ancien parti politique camerounais. Arrêté en même temps que nombre de ses camarades dans le cadre de la lutte implacable que les nouvelles autorités mènent contre l'opposition politique, Bedi-Ngula refuse tout compromis avec « la clique de fantoches aussi vandales que sanguinaires » (p. 20) dirigée par Maguida Ahidjo. Au terme de quinze années passées dans les « centres de rééducation civique » (p. 20) de Yoko, Mantum, Kribi, etc., il est remis en liberté à la faveur de « la campagne de réconciliation nationale » (p. 64) organisée par le pouvoir.

Après quelques semaines chez une relation dans la capitale, « l'ancien maquisard » décide de s'installer dans son village, marquant ainsi sa préférence pour la vie des gens humbles hypocritement baptisés « fonctionnaires de la brousse » (p. 211) par le régime. Sa réaction est d'autant incompréhensible pour ses amis et relations de Yaoundé que ceux-ci sont sur le point de lui « décrocher » un poste de « fonctionnaire de bureau » (p. 263), agents véreux de l'Etat délinquant qui, comme dirait un personnage de Sembene Ousmane, « font la pluie et le beau temps. » A Nkol-Azambo son village, Bedi Ngula décide de ne plus « faire de la politique » (p. 173). Pourtant, les autorités tant administratives que traditionnelles n'épargnent aucun effort pour lui rendre la vie infernale dans cette version tropicale de l'Afrique du Sud des années 60 où « il y a une loi pour la ville

et une loi pour le village ; une vie d'homme en ville et une vie de chien au village » (p. 262). Une petite organisation qu'il met sur pied pour aider les paysans à faire face aux difficultés quotidiennes et son savoir-faire d'infirmier secouriste bénévole lui valent la reconnaissance de ses congénères et surtout les foudres « des pontes [locales] du régime néocolonial » (p. 51) qui voient dans ses attitudes désintéressées des nouveaux moyens de « subversion. » (p. 232) Sa seule présence, non seulement fait ainsi peur, mais aussi, donne mauvaise conscience aux agents d'un système qui, officiellement chargé d'encadrer les populations, en font des vaches à lait et des esclaves.

Captivant et ironique, mais jamais drôle sur un ensemble de thèmes essentiellement tragiques comme *Temps de Chien* (Le Serpent à plumes, 2001) de l'autre Camerounais Patrice Nganang par exemple, *Bedi-Ngula, l'ancien maquisard* comporte une large dimension autobiographique. Le martyr du héros rappelle ainsi le sacerdoce de son créateur que retrace Ambroise Kom au début des années 90 dans « René Philombe, une institution littéraire en péril. » (Europe, 774) En effet, militant de l'UPC et écrivain progressiste, – et de fait « subversif » ou « maquisard » dans la terminologie du pouvoir d'alors-, René Philombe aura « visité », tout comme Bedi Ngula, plusieurs fois les geôles du Cameroun aussi bien pendant l'époque coloniale qu'après l'indépendance du territoire. Après avoir tenté avec une ténacité toute héroïque de mettre sur pied une institution littéraire camerounaise viable et autonome à Yaoundé où il fut non seulement, écrivain, promoteur de journaux littéraires et culturels, critique littéraire, éditeur et libraire, mais aussi le tout premier président (pendant 21 ans) de la toute première association des écrivains (APEC) créée sous sa houlette dès 1960, « le père de l'institution littéraire camerounaise » (Kom) se retire, comme sa créature, à Nkol-Azambo, son village natal où il consacre ses derniers jours aux paysans.

*Bedi-Ngula, l'ancien maquisard* peut alors se lire comme une « tranche de vie » (p. 17) du Cameroun. Il n'est ainsi point besoin d'être féru des « affaires africaines » pour identifier nombre d'agents de l'univers du roman, tant les lieux, les personnages et les situations de la fable évoquent des référents connus. Ruben Um Nyobé et Ahidjo, par exemple, sont dans la réalité comme dans la fiction, deux figures incontournables de la vie politique camerounaise. De plus, tandis que dans un cas et dans l'autre le premier est reconnu par la majorité de ses concitoyens comme le véritable père-fondateur de la nation camerounaise, le second demeure « le chef taillé sur mesure » (p. 196) par l'autorité coloniale pour gérer la néo-colonie. Ici comme là-bas, les tristement célèbres prisons de Mantum, Nkondengui,

Yoko, etc. constituent des « camps de la mort » où nombre d'honnêtes citoyens arrêtés « pour un éternuement ou pour une grimace, pour un pleur ou pour un rire, pour une parole ou pour un silence [...] s'éteignent lamentablement en enviant le sort de quelques rescapés qui s'estiment heureux d'être sortis de ce pandémonium, marqués, le restant de leur vie, d'un handicap physique ou mental » (p. 20)

De même, les campagnes de « réconciliation nationale » où « amnistie » riment avec « hypocrisie », se terminent ici comme là-bas, par l'humiliation et/ou le massacre des « repentis », des facilitateurs et parfois des observateurs. L'histoire retient par exemple le cas de l'Archevêque de Nkongsamba qui tentant de rapprocher les derniers nationalistes camerounais du pouvoir de Yaoundé à la demande des agents de ce dernier, n'eut la vie sauve que grâce à une intervention musclée de Rome. Les « réconciliés » de l'UPC furent passés par les armes. Cet épisode de l'histoire du Cameroun fait d'ailleurs l'objet de *Main Basse sur le Cameroun* de Mongo Beti et du *Bal des caïmans* de Yodi Karone. On comprend sans doute mieux pourquoi le manuscrit de *Bedi-Ngula, l'ancien maquisard*, à l'image de celui d'*Africapolis*, a dû attendre des changements politiques à la tête de l'Etat au Cameroun et surtout la disparition des acteurs les plus en vue de la tragédie camerounaise pour enfin être publié.

On aurait pourtant tort de réduire le dernier roman de René Philombe à un simple traité de la sociologie ou même d'histoire politiques de la patrie de l'auteur de *Les Blancs partis, les Nègres dansent* parce que la fiction mime la réalité. *Bedi-Ngula, l'ancien maquisard* charrie nombre de thèmes structurants des créations de l'auteur de *C'est moi le vrai martyr* et même de la littérature africaine post-coloniale en général. A travers ses pérégrinations aussi bien dans que hors des prisons, Bedi-Ngula pose un regard critique sur la gestion de la post-colonie et le destin des post-colonisés. Dans *Bedi-Ngula, l'ancien maquisard* comme dans le *Cercle des Tropiques* d'Alioum Fantouré ou *Sahel! sanglante sécheresse* de Mandé Alpha Diara, « le mensonge, la démagogie, la dictature, la falsification de l'histoire, l'exploitation de l'homme par l'homme » (p. 289) constituent la seule morale politique alors que l'imprévision et l'improvisation sont les modes uniques de gestion économique. Dans ce pays géré par procuration – tout se décide à Paris et pour le seul intérêt de l'ancienne puissance colonisatrice et de « ses valets locaux » –, les libertés fondamentales des citoyens n'existent que dans les discours des hommes au pouvoir.

Dans le roman comme dans le groupe terroriste Al-Qaïda que décrit la presse américaine contemporaine, les « chefs » évoluent « électrons libres »

et leur seule zone d'intérêts communs avec la hiérarchie nébuleuse appelée « Administration centrale » (p. 240) est la terreur à laquelle ils soumettent les populations. « L'autorité administrative, c'est le feu, sachez-le. » (p. 236) répète fièrement le chef Kungu. Le chef Abada, le Député Assumu, le préfet Egongomo, etc. se comportent chacun, à son niveau de responsabilité, comme des monarques souverains et absolus qui gèrent à leur guise leurs administrés-sujets et leurs biens. Un « Chef », quelque petit qu'il puisse paraître, est « le roitelet tout-puissant de l'unité administrative, un Etat dans l'Etat. Un Sous-préfet est plus puissant dans son fiel qu'un ministre » (p. 288) précise le narrateur. Ici comme dans les royaumes barbares de la préhistoire, l'opinion des sujets-esclaves ne compte nulle part, pas plus que personne ne se préoccupe de la savoir. Cependant, dans cette jungle et au contraire de ce qui se passe dans de nombreux textes de la littérature africaine post-coloniale, Philombe introduit une petite lueur d'espoir. Quelques personnalités, bien que très rares, tentent avec un certain courage, de faire leur travail à peu près correctement. Il en est ainsi du préfet Bebela qui met en cause les habitudes et méthodes esclavagistes des responsables administratifs (p. 258).

De plus, à l'image des compatriotes de Zam de *Trop le soleil tue l'amour* (Juliard, 1999) de Mongo Beti, ceux de Bedi Ngula sont, à des degrés divers, responsables de la situation chaotique que connaît le pays : le Docteur Olinga, le journaliste Matiba, etc. Des intellectuels de la trempe du Docteur Tombo constituent des dangers bien plus graves, toute proportion gardée, pour le peuple que les administrateurs. D'emblée étiquetés comme « vendus » et véhiculant des anti-valeurs reconnues comme telles par la population, ces derniers présentent l'avantage de ne plus apparaître aux yeux des communs de leurs concitoyens et surtout de la jeunesse comme des modèles. L'impact de leurs attitudes semble ainsi susceptible d'être limité. Par contre, les valeurs culturelles qui sous-tendent les attitudes et comportements des premiers que Mongo Beti qualifierait de « senghorisés » sont bien plus nocives. Erigées en références, elles conduisent inéluctablement et durablement à l'impasse. Or, comme le remarque très opportunément le narrateur, « Le sous-développement n'est pas seulement économique contrairement à l'opinion fort répandue. Mais il est aussi et surtout culturel. » (p. 118)

En tout état de cause, le roman de Philombe échappe au manichéisme simpliste qui divise l'univers post-colonial en deux camps irrémédiablement tranchés où les hommes de pouvoirs (politiques, économiques et occultes) sont des bourreaux déclarés des victimes innocentes désignées, les humbles de toutes provenances. De fait, *Bedi-Ngula, l'ancien maquisard*

met à l'ordre du jour toute la difficulté qu'il y a dans la pratique à établir une frontière étanche entre le compromis et la compromission, le pragmatisme politique et la trahison en même temps qu'il interroge assez courageusement la stratégie et même la valeur de certaines révolutions et des révolutionnaires, deux décennies après les indépendances africaines et surtout avant la fin de la guerre froide. Se pose alors la grande question de la gestion des révolutions manquées d'hier et de leurs implications sur les itinéraires individuels et le destin collectif aujourd'hui. Le personnage de Bedi Ngula demeure de ce point de vue assez énigmatique. Si l'on ne peut prétendre que le héros de René Philombe est réactionnaire, il est bien difficile de dire combien il reste révolutionnaire, démissionnaire ou conformiste. *Bedi-Ngula, l'ancien maquisard* pourrait sans doute décevoir les amateurs des solutions toutes faites car il ne répond point à ces questions essentielles et à d'autres – Ce n'est guère le but ultime d'une œuvre d'art de répondre aux questions! Cependant, comme nombre d'œuvres importantes de la littérature universelle, il a le mérite et même le courage de poser avec précision et insistance de grandes questions de son temps.

L'actualité du roman tient également au fait que, écrit il y a une trentaine d'années, il aura anticipé très largement sur la réalité africaine de la fin du xx<sup>e</sup> siècle et surtout du début du 3<sup>e</sup> millénaire où, du Congo à la Côte d'Ivoire, du Libéria au Gabon, de la Guinée Equatoriale au Sénégal, du Soudan à l'Angola ou de la Centrafrique à la Somalie, la nouvelle rhétorique politique est à « la réconciliation nationale. » Le destin individuel de Bedi-Ngula et partant celui de tous les acteurs du dernier roman de René Philombe interpelle fortement tous ceux qui voudraient penser ou faire croire qu'il est possible de réconcilier un peuple qui n'a jamais eu droit à la parole avec lui-même ou avec des dirigeants qu'il n'a jamais librement choisis.

Pierre Fandio  
*University of Buea, Cameroon*